

Normand Lacharité. *Le modèle ER. Un système de catégories destiné à l'analyse des entreprises de recherche*. Livre I, chapitre I : problématique, objectifs et stratégie du projet d'analyse. Coll. « Recherches et Théories », no 12. Montréal, Université du Québec, Département de philosophie, Avril 1981, 28 x 22, 398 p.

Maurice Lagueux

Volume 9, numéro 2, octobre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203204ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203204ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lagueux, M. (1982). Compte rendu de [Normand Lacharité. *Le modèle ER. Un système de catégories destiné à l'analyse des entreprises de recherche*. Livre I, chapitre I : problématique, objectifs et stratégie du projet d'analyse. Coll. « Recherches et Théories », no 12. Montréal, Université du Québec, Département de philosophie, Avril 1981, 28 x 22, 398 p.] *Philosophiques*, 9(2), 347–350. <https://doi.org/10.7202/203204ar>

par Maurice Lagueux

Même s'il se présente sous une forme nullement définitive, ce travail, publié dans la collection *Recherches et Théories*, mérite, à n'en pas douter, qu'on lui porte la plus grande attention, ne serait-ce que par l'ampleur et l'importance du projet dont il donne déjà un avant-goût. Ce cahier de 400 pages constitue le premier des quatre chapitres annoncés du premier de quatre livres dont l'ensemble doit élaborer et exploiter un modèle théorique destiné à l'analyse de ce que l'auteur appelle «entreprise de recherche». Ce premier chapitre dont nous disposons maintenant vise d'abord à définir la problématique, les objectifs et la stratégie de ce vaste projet; il parvient aussi à mettre en évidence ce qui fait de ce projet à la fois une démarche toute simple et quasi naturelle et une entreprise ambitieuse et presque démesurée. En tout cas, ce premier chapitre nous fait assister à la genèse d'une recherche. Le lecteur y trouvera l'occasion de voir évoluer un chercheur en situation de recherche (portant incidemment sur la recherche des autres) et de suivre jusque dans leurs moindres détails l'exposé des raisons de ses inquiétudes et celui des fondements des intuitions sur lesquelles il choisit de miser.

Mais voyons d'abord en quoi consiste le projet dans son ensemble: le modèle ER (pour Entreprise de Recherche) dont ce premier chapitre donne un aperçu, devrait prendre la forme d'une grille d'analyse fort élaborée permettant de dégager les caractères — les «déterminations» comme préfère dire l'auteur — d'une entreprise de recherche quelle qu'elle soit. C'est là un objectif méthodologique capital sans doute mais largement instrumental puisque l'auteur entend bien l'appliquer aussitôt à l'analyse d'un type de recherche qui l'intéresse tout particulièrement soit la recherche qui prend «les sciences» pour

objet (le livre II devrait y être consacré). Cette application sélective de la grille d'analyse ne marquera pas pour autant la fin de ce projet puisque, de cette première application, l'auteur se propose de tirer les matériaux permettant la mise au point de deux théories d'envergure auxquelles il attache la plus grande importance, soit, avec le livre IV, une polémologie (une théorie des conflits philosophiques) cherchant à expliquer le développement des affrontements théoriques dont les théories examinées au livre II (et rattachées par exemple à l'empirisme logique, à l'herméneutique ou au matérialisme dialectique) constitueraient les protagonistes-type, mais d'abord, avec le livre III, une «théorie de la science» qui, elle, s'efforcerait de tirer parti des points de vue conflictuels de ces théories pour se constituer en «épistémologie maximale attentive» aux divers aspects mis en relief par des épistémologies trop restrictives.

Le livre I, on l'a vu, devait pour sa part fournir l'instrument requis pour la poursuite de la démarche, soit un modèle «recherchologique» — comme est forcé de dire l'auteur, en excusant son néologisme (p. 106) — dont les catégories seront exposées et illustrées dans les chapitres 2 et 3 encore à venir, avant d'être, dans un quatrième chapitre, confrontées à celles des rares modèles du même genre à avoir été proposés jusqu'ici (il faut penser selon l'auteur aux modèles de Tornebohm, de Radnitzky et peut-être de Churchman).

Voilà donc le projet auquel ce premier chapitre nous introduit. Cette introduction s'imposait à plus d'un titre, car elle devait permettre à Lacharité de mettre en relief les avantages et les limites de sa stratégie d'ensemble axée, comme on vient de le voir, sur les vertus de l'analyse comparée (section 1.3), de souligner l'importance du problème-clé, celui de la construction de l'objet, d'où est issue toute cette démarche (section 1.1) et surtout, dans la section centrale de ce premier chapitre (1.2), de préciser ce qu'il entend par «entreprise de recherche».

Il fallait bien, on en conviendra, apporter ici quelques précisions, car il ne pouvait être question de bâtir tout ce projet sur la notion intuitive assez vague que nous avons tous d'une entreprise de recherche. Non point toutefois qu'il faille restreindre la portée de cette notion; bien au contraire, l'expression sera prise par l'auteur en son sens le plus large. L'entreprise de recherche pourra être celle pratiquée par une quelconque discipline ou par une quelconque école de pensée; et, si l'entreprise de recherche doit s'entendre comme visant à la production de connaissances, il importe de souligner qu'elle sera considérée non seulement dans ses dimensions cognitives mais «également sous sa raison de pratique» (p. 91). Pour mieux parvenir à cerner les multiples aspects de ces entreprises de recherche, Lacharité choisit de les présenter (de façon tautologique souligne-t-il lui-même) comme des ensembles de déterminations que le modèle ER se chargera de regrouper en classes dûment identifiées correspondant aux divers aspects (cognitifs, pratiques, etc...) d'une entreprise de recherche. Ces déterminations cependant sont perçues comme formant un système — au sens de la théorie générale des systèmes dont l'auteur saura tirer parti — et c'est en vertu de ce caractère systémique que de telles entreprises de recherche peuvent être considérées comme des individus logiques identifiés chacun par un «programme de recherche» (notion que l'auteur s'attache

également à préciser). Il importait avant tout cependant de dégager les rapports complexes d'entreprises de recherche pouvant se prendre l'une l'autre pour objet d'étude en engendrant ainsi une structure logique indéfiniment itérable. C'est pour y parvenir que Normand Lacharité a introduit le concept de «niveau de réflexivité» qui, malgré sa désignation un peu équivoque (comme le reconnaît l'auteur), permet d'analyser avec clarté et cohérence ces réseaux logiques souvent enchevêtrés à travers lesquels des recherches-études sont reliées aux recherches-objets sur lesquelles elles portent parfois partiellement et parfois indirectement.

Fort de ces précisions et de quelques autres, l'auteur peut dans la section 1.3 préciser ses objectifs à moyen et à long terme et examiner les avantages et les limites de sa propre entreprise de recherche. Bien que l'évaluation qu'il en fait ne soit nullement limitée à cet aspect, il est clair qu'une préoccupation prend vite une place centrale dans cet examen: celle associée au caractère intégrateur du projet épistémologique envisagé. Est-il vraiment possible d'intégrer tous les aspects de l'entreprise scientifique au sein d'une épistémologie qui soit à leur égard «maximalement attentive»? Ne risque-t-on pas sur cette voie de tomber dans un syncrétisme du plus mauvais aloi? Normand Lacharité n'en opte pas moins pour le rejet de cette «obligation de choisir» entre des théories adverses (pp. 244, 252) et il donne aussitôt un exemple de cette attitude en cherchant à se montrer «attentif» à la fois à des aspects des sciences mis en relief par le positivisme et à d'autres mis en relief par le marxisme (p. 255). À vrai dire, il y parvient d'autant plus aisément qu'en concevant une entreprise de recherche comme orientée essentiellement vers la production de connaissances, il neutralise la dimension critique (et l'attitude méfiante qui l'accompagne habituellement) qui fait de bien des contributions marxistes autre chose qu'une pure recherche d'un savoir. Peut-être est-ce parce qu'il le pressent bien que l'auteur voit dans sa future théorie des conflits, qui devrait davantage faire place à ces dimensions, une «précaution nécessaire contre le syncrétisme» (p. 262). Reste qu'au niveau de sa théorie épistémologique, de telles attitudes négatives souvent étroitement reliées à certaines des «entreprises de recherche» examinées seront apparemment ramenées sans plus à une exécration «volonté d'hégémonie» qui ne mérite nullement d'être retenue. Dès lors la solution paraît s'imposer d'elle-même: «quand le problème de la compatibilité de ces questions, épreuves ou critères ne réside plus que dans la volonté d'hégémonie d'une métaphysique, on peut sans doute faire disparaître le problème en se passant de la volonté d'hégémonie» (p. 386).

Plus profondément, la réponse de Lacharité à l'objection du syncrétisme repose sur le fait qu'il s'agit non pas de juxtaposer bêtement des *thèses* opposées mais bien plutôt d'être attentif à des *problématiques* opposées afin d'être en mesure de «réinventer» pour une problématique nouvelle un nouvel objet «dans une conceptualité qui redécoupe sans oublier» (p. 237). Si l'auteur peut adopter cette voie, c'est que toute son étude est dominée par une question épistémologique, qu'il examine dès la section 1.1, soit celle de la «construction de l'objet»: Toute entreprise de recherche se donne un objet qu'elle construit — en construisant le concept de cet objet — et c'est le déploiement

de la «relation d'objectification» ainsi instaurée qui requiert les diverses dénivellements logiques dont il a été question ci-dessus. Ainsi était-ce à partir d'une réflexion sur ce thème de la «construction de l'objet», développé avec plus ou moins de précision en particulier par une certaine philosophie française au XX^e siècle, que Normand Lacharité a été amené à réfléchir sur les diverses déterminations des entreprises de recherche conçues comme le lieu par excellence de la construction de l'objet et c'est inversement parce que l'objet d'une entreprise de recherche est pour lui un objet «construit» qu'il n'hésite pas à faire appel ici à une nouvelle entreprise de recherche capable de construire un objet que ne sauraient affecter les limitations que se sont imposées d'autres entreprises épistémologiques dans le processus de construction de leur propre objet.

Quoi qu'il en soit, si l'argumentation de Normand Lacharité ne parvient pas à convaincre son lecteur, celui-ci pourra toujours s'en prendre à l'un ou l'autre des nombreux postulats que l'auteur épingle ça et là tout au long de sa démarche. Car tous les moments de cette argumentation sont ainsi mis à découvert, si l'on ose dire. Ce texte nullement formalisé — si l'on excepte quelques tableaux à vocation surtout illustrative et quelques symboles qui sont plutôt des abréviations — se développe avec une précision et une cohérence comparables à celles d'une analyse formalisée. Bien sûr une telle rigueur a son prix. Jointe au caractère forcément abstrait d'une pensée qui ne craint pas de remonter au besoin jusqu'à un quatrième «niveau de réflexivité» pour objectifier une métaépistémologie qui objectifie une épistémologie qui objectifie une science laquelle objectifie un aspect du monde, elle donne lieu à une investigation patiente qui pourra peut-être manquer d'attraits pour le lecteur pressé. Bien que la langue soit toujours d'une parfaite limpidité, il faut avouer que les exemples un peu concrets y sont distribués avec une certaine parcimonie. En langage d'opéra, on dirait que les arias y sont rares et plutôt brefs. Mais l'ampleur théorique et la rigueur formelle d'un travail qu'on pourrait comparer à divers égards par exemple aux *Recherches Logiques* de Husserl justifie largement l'effort d'attention qui est assez constamment demandé au lecteur. D'autant plus que l'apparente monotonie du texte — fortement accentuée à vrai dire par une présentation informatisée aux possibilités graphiques encore assez réduites — est rompue ça et là par les manifestations d'un style hautement personnel où transparait le souci constant de ne pas laisser l'expression dépasser une pensée assez sûre d'elle-même mais encore consciente du chemin qui reste à parcourir, et de s'assurer que les insuffisances des résultats concrets, plutôt que d'être imputées à l'analyse elle-même, soient mises sur le compte des limites d'une culture personnelle que l'auteur, avec une modestie qui l'honore, ne cherche guère à masquer.

Peut-être d'ailleurs est-ce cette sorte de modestie un peu frondeuse qui contribue le plus à donner une marque toute personnelle — si rarement rencontrée dans la production philosophique récente — à cette laborieuse et rigoureuse démarche qui devrait déboucher dans un avenir qu'il faut souhaiter prochain sur un produit philosophique de toute première importance dont cette publication permet déjà de mesurer les indiscutables qualités.

Département de philosophie
Université de Montréal